Rf. O 24

LES

IMMORALITÉS,

PIÈCE MORALE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR M. DUMERSAN,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 15 SEPTEMBRE 1834.

A PARIS,

CHEZ MARCHANT, ÉDITEUR, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

1834.

N° 76. Tome IV. 1

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DURAND.....	M. Dubourjal.
Mme DURAND, sa Femme.....	Mlle Flore.
ALFRED, son Fils.....	M. Alexandre.
ELVINA, sa Fille.....	Mme Neuville.
LELIA, sa Sœur.....	Mme Vautrin.
ADOLPHE, son Neveu.....	M. Hyacinthe.
MADELEINE, Servante.....	Mlle Élisa Jacops.
DUBREUIL, Adjoint du Maire.....	M. Daudel.
BENJAMIN DES ORTIES.....	M. Lurand.
JOSEPH, son Domestique.....	M. Adrien.

La scène est à Beauséjour, petite maison de campagne près Paris.

DÉCORATION.

Un salon, trois portes, une fenêtre, table, chaises, canapé, secrétaire, bergère; au fond, une alcove fermée par une cloison.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Digitized by Google

LES IMMORALITÉS,

PIÈCE MORALE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURAND.

Que de tourmens quand on a sur les bras de hautes fonctions!... et qu'un administrateur, un directeur, un ministre doit être embarrassé pour contenter tout le monde, puisque je le suis tant, moi qui ne suis que l'autocrate d'une comédie bourgeoise. Notre dernière assemblée pour le répertoire a été furieusement orageuse; nous avons eu bien de la difficulté à classer les emplois... Voyez s'ils viendront!... (*Il appelle.*) Ma femme! mon fils! ma sœur! Holà! tout le monde!

SCÈNE II.

DURAND, Mme DURAND, LELIA, ELVINA, ALFRED, OSCAR, ADOLPHE.

AIR *de la Clochette.*

Nous voilà, oui, voilà
La troupe tout entière!
Nous voilà, nous voilà,
Toujours prêts à bien faire!
Nous voilà! nous voilà!

DURAND. Comme vous vous faites attendre! Vous n'êtes donc pas, comme moi, enthousiastes de la comédie?

Mme DURAND. Vous me la voyez jouer depuis que je vous connais.

ELVINA. Moi, mon papa, je sais par cœur toutes les innocentes du boulevart: Il n'y a pas une jeune personne malheureuse et persécutée, à l'Ambigu ou à la Gaîté, dont je n'aie fait les gestes et recité les tirades.

LELIA. Pouvez-vous, mon frère, m'accuser d'indifférence, quand je me suis mis sur l'estomac *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *la Tour de Nesle*, au risque d'en étouffer?

ALFRED. Trouvez un étudiant en médecine qui dissèque aussi bien que moi le rôle d'Alfred dans *Angèle*, celui de Jean dans *l'Impératrice et la Juive*, et qui soit de ma force dans le brigand de l'*Auberge des Adrets*?

ADOLPHE. Et moi donc, mon oncle, pour un commis aux écritures, comme je joue les imbécilles!... On dirait que je le suis pour de bon.

DURAND. Chacun a son petit talent; il ne s'agit que de rester dans son emploi: l'ambition perd tout le monde aujourd'hui.

AIR: *Voilà le Parnasse des dames.*

On ne trouve une place bonne
Que dans les notabilités;
Bientôt nous n'aurons plus personne
Pour faire les utilités.
On voit maint'nant des gens bien drôles,
Du ridicul' bravant les traits,
Qui veul'nt jouer les premiers rôles,
Et qui n' s'raient bien que dans les niais!

Nous voilà tous pour un mois à ma jolie maison de campagne de Beausejour. J'abandonne pour ce tems mon service de garde national et mon magasin de papiers peints. Il faudra cueillir mes pommes, faire mes vendanges et jouer la comédie.

LELIA. Mais, mon frère, est-ce que nous n'aurons pour nous applaudir, comme l'année dernière, que ces lourdauds de paysans qui ne comprenaient rien à notre jeu délirant, et aux crimes charmans dont nous leur avons donné la représentation?

ALFRED. Ce sont des sots, des ignorans qui n'ont pas l'idée de la nouvelle littérature, et qui sont très-scandalisés quand une femme empoisonne son époux, quand un amant assassine sa maîtresse, ou quand un mari jette sa femme par la fenêtre.

DURAND. Ils ne voient pas que cela est admirable. Aussi, j'ai invité des gens qui, par leur position sociale, comprendront mieux les chefs-d'œuvre que notre bon goût nous a fait choisir.

ADOLPHE. C'est moi qui ai fait les circulaires: nous aurons le petit notaire avec sa grosse femme et son grand clerc, les deux receveurs des contributions directes et indirectes, le substitut de la ville voisine qui est venu passer ses vacances chez sa tante la marchande de modes, le juge de paix du canton, le brigadier de la gendarmerie, l'apothicaire et la sage-femme.

Digitized by Google

Mme DURAND. Voilà une charmante société.

LELIA. C'est ce que la commune renferme de plus distingué.

DURAND. De plus nous aurons Dubreuil, notre ami, l'adjoint du maire, sur qui j'ai jeté les yeux pour un emploi de la plus grande utilité.

ALFRED. Quel emploi?

DURAND. C'est celui de souffleur.

ALFRED. Oh parbleu, des souffleurs, il n'en manque pas.

AIR *de Jadis et Aujourd'hui.*

L'un gaîment vous souffle une belle,
L'autre une place; c'est un jeu:
Pour profiter d'une étincelle,
Certaines gens soufflent le feu.
Combien de discours énergiques
D'être soufflés ont le défaut!
Et que d'écrivains politiques
Nous soufflent le froid et le chaud!

DURAND. Mon fils, vous avez du penchant pour l'épigramme, c'est vieux style. Etudiez vos rôles d'énergumènes, et soyez modéré dans vos opinions.

SCENE III.

LES MÊMES, MADELEINE, DUBREUIL.

MADELEINE, *annonçant.* V'là M. Dubreuil.

DURAND. Notre souffleur;

DUBREUIL. Je suis tout essoufflé! on est venu me dire que tu me demandais, et j'accours.

DURAND. Tu vas assister à une assemblée générale.

DUBREUIL. Comment! une association!

ALFRED. La nôtre est innocente.

LELIA. Très-innocente... J'en suis!

MADAME DURAND. Il s'agit de comédies.

ADOLPHE. De drames.

DUBREUIL. Vous avez donc toujours cette manie?

DURAND. Que veux-tu faire à la campagne?

DUBREUIL. On a la chasse, la pêche, la promenade, et quand il pleut le billard.

ALFRED. Ce ne sont point des plaisirs pour l'esprit.

DURAND. Mon ami, nous avons dans notre famille une très-jolie troupe d'amateurs, il nous manque un souffleur, j'ai compté sur toi.

DUBREUIL. Volontiers, quel répertoire jouez-vous? la haute comédie, le grand trottoir? ou bien du Dancourt, du Picard? c'est plus gai.

TOUS. Oh! oh!

DURAND. D'où viens-tu, mon cher, de quel siècle es-tu?

DUBREUIL. Du dix-huitième, parbleu! je suis sorti du collége en 1800.

ADOLPHE. Mais nous sommes en 1834, monsieur.

DUBREUIL. Eh bien! est-ce qu'on ne joue plus les chefs-d'œuvre que j'ai applaudis dans ma jeunesse?

ALFRED.

AIR *de Julie.*

Allez-vous parler de Voltaire?
Du théâtre il est expulsé...
Et de Corneille et de Molière?
Sachez que leur règne est passé!

DUBREUIL.

Du goût c'étaient les vrais apôtres.

ALFRED.

Monsieur, on les éclipsera.

DUBREUIL.

J'oublierai ces grands hommes-là,
Quand on m'en aura montré d'autres.

ALFRED. Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter! pour parler comme votre ganache de Corneille: maintenant nos auteurs ont franchi toutes les barrières. Ils ne connaissent plus d'obstaelas.

ADOLPHE. Comme Guzman.

ALFRED. Aujourd'hui le talent est libre.

DUBREUIL. Moi, je trouve que les ouvrages le sont trop.

AIR: *Vaudeville de Partie Carrée*

Ces ouvrages, qui n'ont pour plaire
Que la licence à défaut de talent,
On est bien libre de les faire:
On nous le prouve trop souvent...
Mais aux drames d'un tel calibre
Lorsque l'on croit faire accourir,
Le public prouve aussi qu'il est très-libre
De ne pas y venir.

DURAND. Avec ton système, on n'avancerait pas, et que deviendrait le progrès?

Mme DURAND. Je veux que mon mari avance.

DUBREUIL. Fort bien: mais puisque vous tenez au répertoire moderne, ne comptez ni sur moi, ni sur ma femme, ni sur ma fille.

LÉLIA. Apparemment que ce sont des bégueules.

DURAND. D'ailleurs que veulent nos auteurs? peindre la société.

DUBREUIL. Merci! pour la société!

AIR: *Abonnés de l'Opéra-Comique.*

En dégradant l'espèce humaine,
En ne traçant que des forfaits,
Ah! croyez-vous donc sur la scène
Nous faire voir des tableaux vrais?
La montrer prête à tout enfreindre,
A mépriser toute moralité:
Messieurs, c'est, au lieu de la peindre,
Insulter la société!

Digitized by Google

ELVINA. Mais nous ne sommes pas au complet, il nous manque un rôle principal.

LELIA. Un amoureux.

Mme DURAND. Que nous attendons de Paris.

ALFRED. Il ne peut tarder.

ELVINA. On le dit plein de talens.

LELIA. Est-il joli garçon!

DUBREUIL. Quoi! vous le recevez, et vous ne le connaissez pas?

ALFRED. On m'en a répondu... c'est un jeune homme qui joue dans toutes les sociétés. On se l'arrache, il passe sa vie dans toutes les maisons de campagne des environs de Paris.

DURAND. Allons, allons, ne perdons pas de tems, et puisque M. Dubreuil, sur qui j'avais eu la faiblesse de compter, nous abandonne à nous-mêmes, nous nous passerons de souffleur.

AIR *du Verre.*

Nous savons les situations
De ces admirables ouvrages;
Nous prendrons les positions,
Ce sont de fort grands avantages;
Pour le dialogu' nous n' somm's pas sots:
C'est la moindre des entreprises,
Nous n' dirons pas les mêmes mots...

DUBREUIL.

Mais à peu près les mêmes bêtises.

Et sur ce, je vous souhaite bien du plaisir.

(Il sort.)

ALFRED. Puisqu'il faudra nous passer de souffleur, repassons bien nos rôles.

DURAND. Et essayez vos costumes.

AIR *de Marianne.*

Dans ma maison que l'on s'apprête:
Reine, tyran, jeune premier,
Qu'on étudie et qu'on répète
De la cave jusqu'au grenier!
Qu' l' impératrice,
L'œil en coulisse,
Trouv' son cocher
Dans la chambre à coucher!
Que dans l' salon,
Changeant d' façon,
Robert Macair' fasse l'homm' du bon ton!
Dans les bosquets, loin de sa mère,
Qu'Angèle se perde soudain!
Mais songez, mêm' dans mon jardin,
A respecter l' parterre.

ADOLPHE. Chacun a son affaire.

TOUS.

AIR *de Wallace.*

De cet art si sublime
Essayons les effets:
En peignant bien le crime,
Nous aurons du succès!

(Ils sortent).

SCENE IV.

M. *et* Mme DURAND.

DURAND. Voilà notre comédie qui marche.

Mme DURAND. Oui; mais le mariage de notre fille ne marche pas.

DURAND. Tu sais bien que c'est une chose arrêtée, notre cousin Benjamin des Orties est un excellent parti.

Mme DURAND. Mais il est dans son département, et nous n'avons pas de ses nouvelles.

DURAND. Son père devait m'écrire.

Mme DURAND. C'est singulier.

DURAND. Sa chambre est prête: il ne faut pas tant de cérémonies pour recevoir un garçon.

Mme DURAND. Un provincial.

DURAND. Qui ne sait peut-être seulement pas jouer la comédie.

Mme DURAND. Ce qui m'inquiète bien plus, c'est de ne pas voir arriver le jeune premier qu'on nous a promis.

DURAND. Crois-tu qu'il sache bien tout le répertoire moderne?

Mme DURAND. il en est tellement fanatique qu'il s'est asphyxié deux fois en apprenant ses rôles.

DURAND. Allons, je vais, en l'attendant, étudier mon Barabbas; j'ai une passion pour ce rôle-là.

Mme DURAND. Moi, je vais étudier ma Camargo et repasser *ma Mère et ma Fille*, c'est une pièce que j'aime beaucoup. Cette femme qui trompe son mari et qui aime son gendre, c'est bien actuel! (*Elle appelle.*) Madeleine.

SCENE V.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE. Madame?

Mme DURAND. Tu sais que nous attendons un amoureux de Paris, s'il arrive, avertis-nous bien vite.

MADELEINE. Oui, madame.

DURAND. Fais-le rafraîchir.

Mme DURAND. Montre-lui sa chambre.

DURAND. Fais-lui toutes les politesses qu'on fait.....

MADELEINE. A un amoureux, quoi!

DURAND. Allons, je vais donner un coup-d'œil à mes décorations, car tu sais que j'ai préparé dans mon alcove une petite fantasmagorie pour le Juif errant. Je ne veux rien négliger pour le triomphe de mon épouse.

Digitized by Google

AIR : *Mon cœur a l'espoir.*

Pour toi, je veux que notre mise en scène
Puisse lutter avec le boulevart,
Et je ne plaindrai pas ma peine,
Si tu réussis dans cet art. (*bis.*)

Mme DURAND.

Dans ces pièces vraiment divines,
Pour charmer l'esprit et le goût,
On place beaucoup de machines.

DURAND.

On met des machines partout.

ENSEMBLE.

Pour moi tu veux que notre, etc.

SCENE VI.

MADELEINE, *seule.*

Sont-ils farces avec leurs drames! Le père, la mère, la fille, les parens, le commis. Est-ce qu'ils ne veulent pas m'en mettre aussi, moi?

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

Comm' j'ai la voix assez gentille,
En t'nant la pelle ou le soufflet,
Pendant qu'une cot'lette grille,
Quelq' fois j' fredonne un p'tit couplet.
Aussi, monsieur, à qui ça plaît,
M' dit jusqu'au drame faut qu' tu te hausses!
Moi, j' dis vous perdez la raison:
Au lieu de jouer dans un' *Liaison*,
Laissez-moi fair' cell' de mes sauces.

J'ai vu au Vaudeville *les Liaisons dangereuses*, c'est une bien bonne pièce pour les cuisinières.

SCENE VII.

MADELEINE, BENJAMIN DES ORTIES, JOSEPH, *traînant une valise et portant un carton à chapeau.*

BENJAMIN. Holà! hé! est-ce qu'il n'y a personne dans cette maison? Comment, pas un chat! Ah! si: voilà une petite chatte assez gentille...

MADELEINE. Qu'est-ce que vous demandez, monsieur?

BENJAMIN. Est-ce bien ici la campagne de M. Durand de Beauséjour?

MADELEINE. Oui, monsieur, ici même.

BENJAMIN. Vous êtes bien isolés. Voilà un quart d'heure que je marche au milieu d'un champ de haricots, ça ne doit pas vous donner beaucoup d'ombre.

MADELEINE. Non, mais c'est bien bon autour du gigot.

BENJAMIN. Cette fille est absurde! je parie que c'est la cuisinière.

MADELEINE. Et moi je gage que je devine qui vous êtes.

BENJAMIN. Ça n'est pas malin, je suis celui que l'on attend.

MADELEINE. C'est ça: vous êtes l'amoureux.

BENJAMIN. Est-ce que vous ne trouvez une figure d'amoureux?

MADELEINE. Mais oui, avec un peu de fard.

BENJAMIN. Je n'ai pas besoin de fard ni d'art, tout au naturel.

MADELEINE. Mam'selle va être bien contente parce qu'on lui avait dit que vous étiez petit, et elle disait qu'un amoureux doit avoir de la taille.

BENJAMIN. C't'idée!

MADELEINE. C'est une idée comme une autre.

BENJAMIN. Ah ça! mon enfant, je voudrais bien me reposer, manger un morceau, savoir où est ma chambre, parler à ma future amoureuse, puisque c'est votre style, et voir ses respectables parens.

MADELEINE. Bah! ils ne sont pas respectables du tout.

BENJAMIN. Par exemple! que voulez-vous dire?

MADELEINE. Qu'ils sont gais, joviaux et même farceurs. Monsieur n'est pas dans les pères nobles, il est dans les financiers!

BENJAMIN. Tant mieux, il financera.

MADELEINE. Et dans les pères dindons.

BENJAMIN. Oh! oh!

MADELEINE. Madame, c'est différent, elle est dans les folliclones et les mères coquettes.

BENJAMIN. Voyez-vous ça!

MADELEINE. Et M. Alfred, le fils de la maison, et M. Adolphe, son cousin, ils ne donnent pas dans le sentimental, ils sont dans les mauvais sujets.

BENJAMIN. Par exemple?

MADELEINE. Ah ça, monsieur, je vais vous annoncer. On vous attendait avec impatience: mam'selle surtout: Dieu! avait-elle envie d'avoir un amoureux!

BENJAMIN, *à part.* Ah!... elle avait envie d'avoir un amoureux.

MADELEINE, *à part.* C'est égal, je lui trouve un air cocasse. (*Haut.*) Si vous voulez vous reposer un p'tit peu avant de manger, voilà vot' chambre entre le billard et la cuisine.

JOSEPH. Et la mienne, mam'selle?

MADELEINE, *à Benjamin.* C'est votre groum?

JOSEPH. Je suis le frère de lait de monsieur.

MADELEINE. Vous, êtes le frère de monsieur... de lait... vous avez partagé en frère. Vous coucherez dans ce petit grenier au-dessus de l'écurie.

JOSEPH. Merci.

MADELEINE. Il n'y a pas de quoi.

(Elle sort en riant.)

Digitized by Google

SCENE VIII.

BENJAMIN, JOSEPH.

BENJAMIN. Sais-tu, Joseph, que voilà de drôles de confidences!

JOSEPH. Oui, monsieur.

BENJAMIN. Ce chef de famille, dans lequel je m'attendais à voir un digne patriarche, sa servante me dit qu'il est dans les pères dindons!

JOSEPH. Ça n'est pas très-patriarcal.

BENJAMIN. La mère est coquette, les fils sont de mauvais sujets!

JOSEPH. Ça n'est pas dans not' genre, nous qui avons été élevés dans les vertus de nos ancêtres.

BENJAMIN. Et la demoiselle qui avait peur que je ne fusse trop petit!

JOSEPH. Elle veut donc un tambour major?

BENJAMIN. Joseph, cela me donne beaucoup à réfléchir. Je quitte pour la première fois le département du Finistère, et je ne voudrais pas...

JOSEPH. Vous avez raison, monsieur, c'est monsieur votre père qui a voulu absolument faire ce mariage-là.

BENJAMIN. Oui: mon papa qui est tout à son commerce, qui est enfoncé dans le beurre de Bretagne, ne sait pas comme moi quelle différence il y a entre les femmes de Paris et celles de Quimperlé.

AIR *du Vaudeville du Petit Courrier.*

Les d'moisell's de Paris; c'est clair,
Pour lever les yeux sont connues.

JOSEPH.

Comme les homm's leur tomb'nt des nues,
Ell's ont toujours le nez en l'air.

BENJAMIN.

Les filles jamais ne se pressent
De l'ver les yeux dans not' pays.

JOSEPH.

Moi, monsieur, je crois qu'ell's les baiss'nt,
Pour voir s'il leur pouss' des maris.

BENJAMIN. Tenons-nous sur nos gardes!

JOSEPH. Monsieur, voilà une dame qui vient par ici... une dame d'un âge mûr, c'est sans doute la mère.

BENJAMIN. Quelle toilette! La servante avait raison de dire que c'était une mère coquette.

JOSEPH. Je vais arranger votre chambre.

(Il sort.)

SCENE IX.

BENJAMIN, Mme DURAND, *en toilette élégante.*

Mme DURAND, *à part.* Voilà notre amoureux: pour lui donner une idée de mon talent, abordons-le par mon rôle de *la Mère et la Fille*. Ça lui fera plaisir.

(Elle fait des mines comme quelqu'un qui répète tout bas.)

BENJAMIN. Ah ça! elle me fait des yeux étonnans. (*Saluant.*) Madame...

Mme DURAND, *à part.* Il n'a pas trop l'air d'un séducteur! mais il faut passer sur le physique... (*Prenant un air de comédienne.*) Vous voilà donc arrivé, monsieur!

BENJAMIN. Comme vous voyez, madame.

Mme DURAND, *continuant.* Je sais ce qui vous amène, vous venez demander ma fille en mariage.

BENJAMIN. C'est une affaire convenue.. si elle me plaît, si je lui plais, si...

Mme DURAND, *naturellement.* Ce n'est pas cela que vous devez dire.

BENJAMIN. Pardon, madame, on dit ce qu'on peut.

Mme DURAND, *à part.* Il ne sait pas du tout son rôle. (*Haut.*) Allons, je vais vous tirer d'embarras, regardez-moi..... d'un air aimable... Ne savez-vous pas que c'est moi qui dois vous plaire.

BENJAMIN, *naïvement.* Plaît-il?

Mme DURAND. Oui. Vous épouserez ma fille; mais il faut que vous m'aimiez.

BENJAMIN. Voilà une idée neuve!

Mme DURAND. Ne connaissez-vous pas *la Mère et la Fille?*

BENJAMIN. Pas plus l'une que l'autre... j'arrive, et...

Mme DURAND. Alors ça ne m'étonne plus! c'est moi qui suis la mère... Je veux que vous soyez mon amant; mais il faut que mon mari ignore cette liaison. Je retarderai tant que je pourrai votre union avec ma fille, parce que vous sentez qu'une femme qui est la maîtresse de son gendre, ça n'est pas de la plus grande moralité.

BENJAMIN. C'est révoltant!

Mme DURAND. Aussi je vous demande le secret...

BENJAMIN, *indigné.* Fi donc!

Mme DURAND. Est-ce que ce rôle-là ne vous convient pas?

BENJAMIN, *irrité.* Non, madame, un rôle pareil ne convient pas à un jeune homme bien élevé, à un jeune homme qui a des sentimens et de la pudeur, et vous devriez rougir de me le proposer.

Mme DURAND, *naïvement.* Ah! ce n'est pas cela. Vous n'y êtes pas du tout. Vous prenez le contrepied des choses, vous devez être tendre, passionné, volcanique. Comment une femme vous fait une déclaration d'amour, et voilà comme vous la recevez! mais vous devez lui serrer la main, tomber à ses pieds, rouler des yeux, pousser des soupirs.

BENJAMIN, *à part.* Quelle gaillarde! la

Digitized by Google

bonne appelle ça une mère coquette? elle aurait pu dire... davantage.

Mme DURAND. Allons, jeune homme, voyons, animez-vous, du feu, du feu!

AIR de la Gazza *Quelle imposture!* (SAUVEUR.)

Vous êt's sans ame,
Vous êt's sans flamme,
Et, près d'un' femme,
Comme un zéro!
Rien d'énergique,
De dramatique!
Quant au physique...
Vous n'êtes pas beau.

BENJAMIN.

Vous, madam', vous n'êt's pas honnête.

Mme DURAND.

On n'est pas aussi froid que vous.

BENJAMIN.

Vous venez vous j'ter à ma tête!

Mme DURAND.

Vous d'vriez vous j'ter à mes g'noux,

BENJAMIN.

Grand Dieu! pour moi quelle aventure,
Épouse perfide et parjure,
Vous voulez que je fasse injure
A l'époux que vous trahissez!

Mme DURAND.

Vous êtes trop neuf, je vous le jure!

BENJAMIN.

Et vous, vous n' l' êtes pas assez!

ENSEMBLE.

Vous êt's sans ame, etc.

BENJAMIN.

Vous êtes sans ame,
Malgré vot' flamme,
Pour vous, madame,
Je s'rai zéro.
Votre critique,
Trop fantastique,
Bless' mon physique:
Ça n'est pas beau!

(Mme Durand sort.)

SCÈNE X.

BENJAMIN, *seul.*

Si c'est là un échantillon des mœurs de la capitale, je n'en veux pas. Cette impudique mère qui ne rougit pas de venir faire des propositions pareilles à un jeune homme de Quimperlé, à un industriel qui a reçu la médaille de bronze à la dernière exposition, et qui se trouve à la tête d'une manufacture de fil de Bretagne par la vapeur, avec une machine locomotive de la force de cinquante chevaux!... Tiens, qu'est-ce que c'est que cette grosse-là?

SCÈNE XI.

BENJAMIN, LELIA, *parée ridiculement; ensuite* ALFRED. *Il a un manteau par-dessus sa redingote.*

LELIA, *à part.* Me voilà à peu près costumée..... et je vais faire un fameux effet dans l'*Impératriee* et *la Juive*... Ah! vous voilà, monsieur l'amoureux... il est gentil.

BENJAMIN. Pardon, madame, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

LELIA. Ma belle-sœur vient de me dire que vous ne l'aviez pas trop bien reçue: j'espère que je serai plus heureuse qu'elle.

BENJAMIN. Si vous saviez ce que votre belle-sœur m'a proposé...

LELIA. Il est possible que *la Mère et la Fille* ne vous convienne pas; mais je suis sûre que nous nous entendrons nous deux.

BENJAMIN, *à part.* Qu'est-ce qu'elle veut encore-celle-là?

LELIA. Je suis bien aise que vous voyez comment je me tire d'une scène d'amour.

BENJAMIN. Comment, vous aussi?

LELIA. Tiens! vous allez voir.

BENJAMIN. C'est de plus fort en plus fort!

LELIA. Tenez, voici Jean le cocher, dont je suis la maîtresse, vous allez m'en dire votre avis.

BENJAMIN, *à part.* La maîtresse d'un cocher!

LELIA, *à Alfred qui entre.* Voilà le jeune homme en question, nous allons nous essayer devant lui.

ALFRED. Comme vous voudrez.

BENJAMIN. Qu'est-ce que vous allez essayer?

ALFRED, *bas à Benjamin.* Je ferai de mon mieux. Vous sentez bien qu'une rotonde comme ça ne peut guère inspirer de l'amour.

LELIA. Allons, monsieur Jean, venez voir votre petite Zoé

BENJAMIN. Zoé?

LELIA. L'*Impératrice*!

ALFRED, *bas à Benjamin.* Elle est folle.

BENJAMIN. Il fallait donc me le dire tout de suite.

LELIA, *s'asseyant.* Me voilà sur le canapé, je vous attends.

BENJAMIN. Sur le canapé!... (*Prenant son chapeau.*) Je vous souhaite bien le bonjour.

LELIA. Où allez vous donc?

BENJAMIN. Je m'en vas. Vouloir me rendre témoin de vos inconvenances avec un cocher! c'est ignoble.

ALFRED. Ah... cocher... elle aurait pu dire écuyer du Cirque. D'ailleurs, vous savez bien que madame est une courtisane qui a fait son infâme métier à Thessalonique.

BENJAMIN. C'est une courtisane!... ah! je n'en savais rien.

ALFRED. Ce n'est pas elle que j'aime; c'est son pouvoir.

BENJAMIN. Je vois qu'elle est toute-puissante.

ALFRED. Une femme qui a été capable de prendre un petit garçon aux Enfans-Trouvés, pour voler un héritage, et qui doit

Digitized by Google

assassiner son mari pour m'épouser, peut bien avoir un cocher pour amant.

BENJAMIN, *exaspéré*. Je tombe de mon haut, vous me cassez bras et jambes.

LELIA. Je vous attends.

ALFRED. Voilà, voilà.

LELIA, *déclamant*. Je t'ai aimé, Jean, parce que tu es beau; je t'aime, parce que tu es libre et fier. Les adulations de mes courtisans, de ces hommes sans volonté, sans caractère, souples comme leurs robes de soie, ne valent pas ta brusque énergie. Tu as fait d'un caprice une passion brûlante et vraie. Oh! je voudrais avoir vingt couronnes, pour les poser une à une sur ta tête... La!

ALFRED, *imitant Lockroy*. Pourquoi pas, qui m'empêcherait d'aspirer au trône, si tu le permettais? Ma naissance? Léon III fut laboureur, Léon V soldat, Michel II mendiant... Le manque de partisans? que demain je me présente à l'hippodrome avec la couronne et le manteau de pourpre... le peuple me suivra, parce qu'à présent le respect est attaché à l'habit, non à la personne. Craindrais-je le dévouement des Romains à la race impériale? ils ont vu passer tant de familles sur le trône, qu'ils ne sont plus attachés à aucune. Oh! si le hasard t'avais laissée maîtresse de tes actions, et que tu eusses daigné m'élever à un haut rang, ta puissance te serait restée tout entière, car elle n'eût appartenu qu'à toi! qu'à toi! qu'à toi!

LELIA. Assez! assez!

BENJAMIN. Oh! qu'à toi! qu'à toi! Où voit-on des horreurs pareilles?... Et vous, la grosse, n'avez-vous pas de honte... de... Ah fi!

LELIA. Qu'est-ce qu'il a donc ce jeune homme? il est bien furibond, vous m'avez l'air d'un petit rococo, mon cher!

BENJAMIN. Et vous d'une grosse rococotte, ma chère!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ELVINA, *un manteau cache sa taille.*

ELVINA. Avez-vous fini, ma tante?

LELIA. Ah! mon Dieu oui, car ce monsieur n'est content de rien! Monsieur, je vous laisse avec ma nièce, vous allez faire ensemble du marivaudage.

(Elle sort.)

ELVINA, *à Alfred*. A mon tour.

ALFRED, *jetant son manteau, et prenant le ton de Bocage*. Ah! ma chère Angèle, je vous revois donc.

ELVINA. J'arrive des eaux et je cache ma taille sous ce manteau, je me sauve dans ma chambre, et vous, Alfred, ne perdez pas de tems, cherchez vite un médecin pour.....

ALFRED. J'y suis!... Henri Muller, c'est l'emploi du jeune homme.

(Elvina entre dans sa chambre.)

SCÈNE XIII.

MADELEINE, ALFRED, BENJAMIN.

BENJAMIN. Je suis pétrifié, moi!

ALFRED, *jouant Alfred Dalvimar*. Monsieur, vous êtes homme d'honneur, vous savez ce que c'est que l'honneur, il faut que vous m'aidiez à sauver celui d'une femme.

BENJAMIN. Expliquez-vous.

ALFRED. En votre qualité de médecin, on a dû parfois vous faire des demandes semblables à celles que je vais vous adresser.

BENJAMIN, *à part*. Il me prend pour un médecin.

ALFRED. Une jeune fille honnête, très-honnête, est sur le point de devenir mère!

BENJAMIN. Je comprends.

ALFRED. Vous pourriez plus tard la rencontrer dans le monde et vous la reconnaîtriez.

BENJAMIN. Après?

ALFRED. Laissez-vous bander les yeux.

BENJAMIN. Pourquoi faire?

MADELEINE, *entr'ouvrant la porte*. Monsieur! vite! vite! l'accoucheur, il n'y a pas un moment à perdre.

ALFRED. Venez avec moi.

BENJAMIN. Laissez-moi donc tranquille! le plus souvent! je ne suis pas médecin, je ne suis pas accoucheur, allez au diable!

ALFRED, *impatienté*. Il n'y a pas moyen de rien faire avec vous. Vous êtes détestable et vous ne réussirez pas.

(Il sort en colère.)

SCÈNE XIV.

BENJAMIN, *dans la stupéfaction*.

BENJAMIN. Mais je marche de crime en crime, d'infamie en infamie!... Voyez donc, s'il ne m'avait pas pris pour un médecin, je n'aurais pas découvert le pot aux roses.

(On entend dans la coulisse un appel tyrolien.)

Mme DURAND, *chantant*.

La, la, la, ouh! aouh!

BENJAMIN. Qu'est-ce que j'entends donc là! un chien qui a perdu son maître?

Digitized by Google

SCÈNE XV.

BENJAMIN, Mme DURAND, *en Camargo, costume du troisième acte.*

Mme DURAND, *arrivé un tambour de basque à la main et en dansant.*

Je suis Camargo,
Et mon vertigo
Est de danser tout d'go
Menuet, fandango!
Je l' dis sans fagot,
Je bois à gogo,
Beaune, Château-Margot,
A tirlarigo!

(Elle danse.)

BENJAMIN. Allons, voilà une autre farce! est-ce que nous sommes dans le carnaval, qu'est-ce que c'est que ce costume-là?

Mme DURAND. Costume de bacchante!

Viens, que le champagne
Fasse en s'échappant
Panpan!

(*Appelant.*) Madeleine, une bouteille et deux verres... (*Madeleine apporte la bouteille et les verres.*) Vous allez voir comme je verse avec grâce, comme je me livre à l'orgie.

BENJAMIN. Une orgie!

Mme DURAND. Certainement!

(Elle fait sauter le bouchon.)

AIR: *Verse, verse.*

Voyez de ce nectar si bon
Comme je débouche un flacon!
Et, lorsque saute le bouchon,
Comme cette mousse
Pétillante et douce
Gaîment débabousse
Mon front
Rubicon!
Versé, versé
Le vin qui berce
Et renverse
Notre raison! (*bis.*)

(*Elle boit.*) Il est charmant ce petit champagne, encore un verre... Buvez donc, monsieur le duc.

2e COUPLET.

En demoiselle de l'Opéra,
Un petit souper me verra
Chanter, danser, et cætera!
D'amour haletante,
D'ivresse tremblante,
En folle bacchante,
Je dis sans façon:
Verse, verse
Le vin qui berce
Et renverse
Notre raison!

BENJAMIN. Prenez garde... ça va vous porter à la tête.

Mme DURAND. C'est ce qu'il faut. Une double ivresse doit m'inspirer celle des arts, et celle du vin mousseux.

BENJAMIN. Je crois qu'elle chancelle.

Mme DURAND, *sur le canapé.*

AIR: *Voulant par ses œuvres complètes.*

De ce joli vin qui pétille
Quand on a bu le petit coup,
Le teint se colore et l'œil brille!

BENJAMIN.

Pour une femm' quel drôl' de goût!
Je vais de surprise en surprise,
Et chez ces dam's, en fait de mœurs,
J'en ai vu de trent'-six couleurs:
Cell'-ci veut m'en faire voir des grises!

Mme DURAND. Certainement!... Didier, mon ami, que je vous aime! tant de dévouement, tant d'intérêt!... voyez mon émotion! mes larmes couler sur votre main!

BENJAMIN. Elle pleure... Elle a le vin tendre.

Mme DURAND, *lui passant le bras autour du cou.* A toi, mon Didier, à toi pour la vie!

BENJAMIN. Vous me chatouillez! Voulez-vous me lâcher! Pouah!... Elle sent la boisson.

(Elle sort en dansant, et chantant.)

BENJAMIN. J'allais entrer dans une jolie famille! mais, mais, mais que d'immoralités; c'est donc ici la maison Bancal! il n'y manque plus que le vol et l'assassinat... Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois! quelle horrible figure!... Eh ben! je crois qu'il n'y manquera plus rien.

(Il se cache dans la bergère.)

SCÈNE XVI.

BENJAMIN, *caché*, ALFRED, *costumé et jouant Robert Macaire.*

(Musique.)

ALFRED, *imitant Frédérick-Lemaître.* Est-il concevable qu'un fils bien né laisse un père dans un pareil dénument! Est-ce comme ça qu'il comprend ce qu'on doit à l'auteur de sa naissance? Il me nourrit de pommes de terre frites et ne me met pas le sou dans la poche pour acheter un cigarre, aussi je vais me soustraire à son despotisme filial. Je l'ai vu cacher dans ce secrétaire une sacoche qui paraît engraissée d'un bon nombre de balles; il est un moyen assez simple de m'en rendre possesseur, c'est de m'en emparer... en jouant de cet instrument.

(Il tire une pince de sa poche.)

BENJAMIN, *à part.* Comment, diable! il va crocheter la serrure.

ALFRED. Ceci s'appelle un monseigneur. Ordinairement, dans le monde, c'est le peuple qui obéit aux grands; moi, qui suis peuple, c'est monseigneur qui va m'ouvrir la porte... La maxime est un peu arsouille, c'est ce qui en fait le charme.

Digitized by Google

BENJAMIN. Quel effronté coquin!

ALFRED, *travaillant la serrure et chantant.*

Que de peines dans la vie!

BENJAMIN. Il chante *que de pênes* en forçant la serrure.

ALFRED. La porte s'ouvre.

BENJAMIN, *à part.* Je vais sortir des gonds.

ALFRED. Voilà le magot.

BENJAMIN, *à part.* Est-ce qu'il m'a vu?

ALFRED, *prenant le sac.* Oh! que c'est lourd!

BENJAMIN, *à part.* Va, scélérat, ce sera plus lourd sur ta conscience que sur ton épaule.

ALFRED. Quel bruit entends-je? cachons notre trésor dans ces broussailles.

(Il cache le sac sous la bergère.)

BENJAMIN. Il prend la bergère pour des broussailles! il est dans les brindzingues.

SCÈNE XVII.

BENJAMIN, *caché*, ALFRED, *jouant Macaire*, ADOLPHE, *jouant Bertrand.*

ALFRED. Qu'est-ce que j'aperçois blotti dans ce coin? est-ce que c'est un singe?

BENJAMIN. Cachons ma tête.

ALFRED. Non; c'est une espèce d'homme, voyons s'il n'y a pas quelque chose à faire avec lui.

ADOLPHE *sort de la coulisse en se traînant sur ses genoux.* Je viens de voir un individu qui rôde de ce côté; voyons s'il n'y aurait pas un coup à tenter.

(Il arme son pistolet.)

BENJAMIN. Ils vont causer.

ALFRED, *armant son pistolet.* Préparons mon discours. (*Il avance.*) Monsieur...

ADOLPHE. Monsieur... la bourse ou la vie?

ALFRED. J'allais vous faire la même question.

ADOLPHE. Plaît-il?

ALFRED. Quoi?

ADOLPHE. Qu'est-ce?

ALFRED. C'est toi?

ADOLPHE. Toujours grincheur?

ALFRED. Toujours boulinant les gonzes sur le grand trimar.

BENJAMIN, *à part.* Quelle singulière conversation!

ADOLPHE, *lui tendant les bras.* Macaire!..

ALFRED. Bertrand!..... viens dans mes bras.

ADOLPHE. Veux-tu me reprendre pour collaborateur?

ALFRED. Vous étiez autrefois bien lâche, polisson!

ADOLPHE. C'est égal; quand on n'est pas brave, on est traître.

ALFRED. Tu es à la hauteur du siècle.

ADOLPHE. Ainsi, nous nous raccommodons.

ALFRED, *regardant ses habits.* Nous en avons besoin.

BENJAMIN, *à part.* Ce sont deux vrais saligots.

ADOLPHE. Tu es pas mal nippé: un frac, un pantalon garance! et deux bottes, sont-elles pareilles?

ALFRED. Tu vois!

AIR: *Bouton de rose.*

Paire de bottes,
Sur la tige on te voit pencher!
Que de misères tu dénotes!
Ici quels revers à cacher!
Paire de bottes!

ADOLPHE. Allons, tirons nos guêtres.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, *accourant.* Monsieur! monsieur... (*Les apercevant.*) Ah! mon Dieu!

ALFRED. Cet animal qui vient nous interrompre.

(Il lui donne un coup de pied au derrière.)

JOSEPH. Ah! qu'est-ce que c'est que ça?

ADOLPHE. C'est de la pantomime.

ALFRED. Viens, Bertrand.

(Ils sortent comme Oreste et Pylade.)

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle, etc.

SCÈNE XIX.

BENJAMIN, JOSEPH.

BENJAMIN. Qu'as-tu donc, Joseph?

JOSEPH. Je suis frappé!... Monsieur, c'est ici une caverne de brigands, de voleurs et de scélérats.

BENJAMIN. Je le sais bien.

JOSEPH. Si vous saviez ce que j'ai entendu.

BENJAMIN. Si tu savais ce que j'ai vu!

JOSEPH. Avez-vous faim?

BENJAMIN. Oui.

JOSEPH. Et soif?

BENJAMIN. Oui.

JOSEPH. Eh bien, monsieur, ne vous avisez pas de boire ni manger.

BENJAMIN. Pourquoi?

JOSEPH. Parce que vous seriez empoisonné.

BENJAMIN. Oh! ciel!

JOSEPH. J'ai entendu ce que disait dans la salle à manger une certaine Catherine Howard.

BENJAMIN. Je ne la connais pas.

JOSEPH. Elle parlait de breuvages sopo-

Digitized by Google

rifitiques! aurez-vous envie de dormir ce soir?

BENJAMIN. Je crois que oui.

JOSEPH. Eh bien! ne vous couchez pas, car vous serez assassiné.

BENJAMIN. Et comment sais-tu ça?

JOSEPH. Je vous dis que j'ai entendu le complot.

BENJAMIN. Eh bien! mon garçon, moi, de mon côté, j'ai fait les plus horribles découvertes.

JOSEPH. Quoi donc, monsieur?

BENJAMIN. Il n'y a pas plus de mœurs ici qu'à la place de Grève!

JOSEPH. Chut! voici la servante, elle en est, n'ayons pas l'air de se douter de rien.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, MADELEINE, *apportant un plateau tout servi et deux bougies.*

MADELEINE. Monsieur, comme ici personne ne soupe, je vous apporte votre souper pour vous tout seul.

BENJAMIN. Mon souper?

JOSEPH. Qu'est-ce que je vous ai dit?

BENJAMIN, *à Madeleine.* C'est bon... laissez ça là, et sortez.

MADELEINE. Non, monsieur, j'ai ordre de vous servir. Voilà d'abord un bon bouillon.

BENJAMIN, *à Joseph.* Elle veut être sûre que le crime sera consommé.

JOSEPH. Je servirai mon maître.

BENJAMIN. Oui, Joseph me servira, je n'ai pas encore d'appétit. Je vais aller faire un tour de promenade.

MADELEINE. Ah bien oui! ça ne se peut pas; comme notre maison est très-isolée, les portes sont fermées.

JOSEPH, *bas.* Ils ont pris toutes leurs mesures.

BENJAMIN. Laissez-moi seul.

MADELEINE. Vous le voulez... allons! monsieur Joseph, voulez-vous que je vous mène coucher?

BENJAMIN, *vivement.* Joseph, ne me quitte pas!

JOSEPH. Je reste avec mon maître. (*A Benjamin*). Voyez-vous, elle voulait m'emmener.

MADELEINE. Restez donc... dormez bien... ne faites pas de mauvais reves... n'ayez pas peur des voleurs.

BENJAMIN, *à Joseph.* L'ironie est atroce.

MADELEINE, *à part.* Deux jeunes gens comme ça, qu'on ne connaît pas... Nous sommes beaucoup de femmes dans la maison... Je vais les enfermer par précaution.

(Elle sort, on entend fermer la porte à clef.)

SCÈNE XXI.

BENJAMIN, JOSEPH.

BENJAMIN. Elle nous enferme!

JOSEPH. Pour que nous n'en réchappions pas.

BENJAMIN. Joseph, es-tu dévoué à ton maître?

JOSEPH. Monsieur, je jure!...

BENJAMIN. Ne jure pas, ça ne sert à rien. Tu es leste comme un chat, il faut que tu sautes par la fenêtre pour aller chercher du secours.

JOSEPH, *regardant.* Monsieur, la fenêtre est bien haute pour mon dévouement. Je me casserai le cou.

BENJAMIN. La première difficulté t'arrête.

JOSEPH. Non, j'aime autant me tuer que de périr... Je vais faire le saut!

(Il sort par la fenêtre.)

SCENE XXII.

BENJAMIN, *seul.*

Va, le ciel te protegéra pour me sauver. (*Il regarde.*) Joseph, est-ce que tu es tombé? hein? il est tombé sur un potiron... relève-toi... Cours le plus vite que tu pourras... Va prévenir le maire, le juge de paix, le commissaire de police. (*Il revient en scène.*) Ah! je commence à respirer, pourvu qu'il ne m'arrive rien avant qu'il ne m'arrive quelque chose. Tout est bien fermé, ça me donne du courage. (*Il examine l'appartement avec une lumière.*) Car enfin, j'ai du cœur. (*Il aperçoit une porte qui s'ouvre.*) J'ai (*il tremble*), j'ai du cœur... Ah!... mon Dieu!... voilà la porte qui s'ouvre! c'est aujourd'hui mon dernier jour.

SCENE XXIII.

BENJAMIN, ALFRED, *jouant le* JUIF ERRANT, *costumé, et imitant Francisque.*

(Musique.)

ALFRED. Toujours en route! depuis mil huit cent trente-quatre ans je chemine sans pouvoir m'arrêter.

BENJAMIN. Il doit être fatigué.

ALFRED. Quand je veux reposer mon corps affaissé, l'ange Michel est là derrière moi qui me dit; marche! marche!

Digitized by Google

BENJAMIN. Queq'c'est que ce farceur-là ?

ALFRED. Quel funeste jour que cette nuit, ou, ayant bu un coup de trop, j'osai commettre le crime qui me fait trimer ainsi !

BENJAMIN. Encore un criminel.

ALFRED. Et ma fille ! ma pauvre fille ! à qui j'avais donné une si jolie éducation, que j'ai quittée à l'âge de huit jours ! et dont tous les despotes de la terre ont voulu flétrir l'innocence l'un après l'autre, depuis l'empereur Claude jusqu'à Louis XV.

BENJAMIN. Ça doit être, d'après ça, une jeunesse d'un certain âge.

ALFRED. Qu'est-elle devenue? Etranger, saurais-tu point z'où est le tombeau de ma fille ?

BENJAMIN. Est-ce que vous croyez que je suis dans les pompes funèbres ?

ALFRED. Quand je la demande, on me renvoie de Caïphe à Pilate !

BENJAMIN. Je m'en lave les mains.

ALFRED. Enfin, j'ai su qu'elle était z'ici, dans le Parc-aux-Cerfs !... endroit de débauche et de prostitution.

BENJAMIN. Oh ! je me doutais que j'étais dans un mauvais lieu !

ALFRED. Je viens l'y chercher.

BENJAMIN. Dites-moi donc qui vous êtes ?

ALFRED. Je suis un savetier de Jérusalem. Vous devez savoir ma complainte, pour peu que vous ayez deux liards d'instruction, car elle ne coûte qu'un sou.

BENJAMIN. Vous êtes savetier, je ne m'étonne plus si vous faites des cuirs.

ALFRED. J'en use plus que je n'en fais.

BENJAMIN. Je crois bien, si vous marchez depuis dix-huit cent trente-quatre ans. Mais pourquoi marchez-vous comme ça ?

ALFRED. Vous ne devinez pas que je suis le Juif errant ?

BENJAMIN. Le Juif errant !..... Ah ! je suis au sabbat.

ALFRED. Nous allons y être tout à l'heure, car je vais faire une conjuration pour résusciter ma fille.

BENJAMIN. Au secours ! au secours !... laissez-moi m'enfuir.

ALFRED. Eteignons d'abord les lumières.

BENJAMIN. C'est un éteignoir.

(L'obscurité est complète, le tonnerre gronde. Tout-à-coup le fond du théâtre s'éclaire, et on aperçoit à travers une toile les ombres impalpables. — Musique lugubre. — Scène fantasmagorique. — Les diables, jouant aux cartes, font le saut périlleux, tourmentent les damnés.)

(*Scènes* appropriées à la localité et à l'adresse des acteurs.)

BENJAMIN. On dirait les ombres chinoises.

(*Après les tableaux.*)

ALFRED. Tu vas voir passer tous les grands hommes qui se rendent au jugement dernier.

(On entend la trompette.)

BENJAMIN. Tiens ! on dirait la trompette des omnibus.

ALFRED, *nommant les ombres à mesure qu'elles passent.*

Un philosophe moderne ;
Voltaire, homme d'esprit ;
Un fameux violoniste ;
La giraffe, quadrupède.
Cartouche, fameux voleur ;

(Cartouche arrête un homme et tire un coup de pistolet.)

BENJAMIN. Au secours ! au secours !

(Le tableau disparaît.)

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, M. ET Mme DURAND, LELIA, ALFRED, ADOLPHE.

CHŒUR.

AIR *du Siége de Corinthe.*

Qui vous fait crier de la sorte ?...
Vous croyez-vous sur le boul'vart ?...
Quel démon ici vous transporte ?...
Auriez-vous donc le cauchemar ?...

DURAND. Est-ce que vous êtes malades, mon cher ami ?

BENJAMIN. Délivrez-moi de cet affreux juif qui me fait frémir !

MADELEINE, *accourant.* Not' maître, not' maître ! voilà l'autorité qui arrive avec les gendarmes.

TOUS. Les gendarmes !

BENJAMIN. Je suis sauvé !

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, DUBREUIL, JOSEPH, GENDARMES.

DUBREUIL. Soldats, gardez toutes les issues. Laissez entrer tout le monde et que personne ne sorte.

DURAND. Qu'est-ce que ça signifie ?

JOSEPH. C'est M. l'adjoint ; c'est moi qui l'amène.

DUBREUIL. Que se passe-t-il donc ici, monsieur Durand ? ce garçon vient de me faire une déposition inconcevable.

DURAND. Comment, une déposition ?

BENJAMIN, *à Dubreuil.* Si vous mettiez votre écharpe ?

Digitized by Google

DUBREUIL. Soutenez-vous l'accusation portée par votre domestique contre les habitans de cette maison ?

BENJAMIN. Oui, magistrat.

DUBREUIL. Qui accusez-vous?

BENJAMIN. Tout le monde.

DUBREUIL. Précisez les faits?

BENJAMIN. Imaginez-vous, monsieur le maire, que tout à l'heure ce jeune homme que voici..... me prenant pour un accoucheur, est venu me proposer de...

(Il lui parle bas.)

DUBREUIL. Oh ! oh !

BENJAMIN, *à Alfred.* Comment se porte le petit, l'a-t-on mis en nourrice ?

DURAND. Mais, ma femme, il y a donc un secret ?

BENJAMIN. Oui, il y a un secret : et votre femme a dû le taire.

DURAND. Ma femme *adultère!*

ALFRED. Monsieur, vous insultez ma mère.

LELIA. Ce grand jeune homme est un vil imposteur.

BENJAMIN. C'est bien à vous de parler. Magistrat, cette énorme criminelle a l'infernal projet d'assassiner son mari, pour épouser un cocher.

LELIA. Assassiner mon mari !... heureusement que je suis veuve !

ALFRED. Monsieur, vous insultez ma tante.

DUBREUIL. Est-ce tout?

BENJAMIN. Ah bien oui ! nous n'y sommes pas. Faites fouiller la maison, vous y trouverez un repaire de voleurs et d'assassins. Il faut faire empoigner toute sa bande.

DUBREUIL. Mais vous, monsieur, qui les accusez, qui êtes-vous?

BENJAMIN. J'ai mon passeport en règle, je viens directement de Quimperlé, et je me nomme Benjamin Des Orties.

TOUS. Des Ortics !

DURAND. Ah parbleu ! c'est piquant !... (*Il appelle.*) Ma fille ! ma fille ! viens donc vite !

ELVINA, *accourant.* Que voulez-vous, mon père?

DURAND. Ton prétendu est arrivé, le voici.

BENJAMIN, *reculant.* Quoi ! c'est là ma prétendue !... le plus souvent que je l'épouserai, après ce que je sais.

ELVINA. Maman, que sait-il donc?

BENJAMIN. C'est ça, faites l'enfant.... encore.

ALFRED. Monsieur, vous insultez ma sœur.

Mme DURAND, *la prenant dans ses bras.* Ma chère Elvina.

BENJAMIN. Elvina? Tout à l'heure elle s'appelait Angèle.

DURAND. Angèle ! ah parbleu ! je comprends tout, maintenant... Embrassons-nous, mon gendre.

BENJAMIN. Moi ! vous embrasser... hou ! Monsieur le magistrat, je renie cette famille. Recevez ma plainte; je me porte partie civile.

DURAND. Tu vois, mon cher Dubreuil, d'où vient l'erreur de ce candide jeune homme. Eh ! mon pauvre Benjamin, tu n'as pas compris que tout ce qui t'a effrayé n'était qu'un badinage.

BENJAMIN. Ah ! vous badinez comme ça, vous autres !

ALFRED. Ah ! ça, franchement, pour qui nous preniez-vous donc?

BENJAMIN, *naïvement.* Pour un tas de canailles !

DUBREUIL, *riant.* Ah ! ah ! ah ! vous n'avez bien que ce que vous méritez, avec votre infâme répertoire.

AIR : *L'autre jour la petite Isabelle.*

Dans ces pièces le vice brille;
On y montre des scélérats;
On y montre l'homme en guenille,
La femme au crime ouvrant les bras;
On y montre d'horribles choses,
Des effets plus vils et plus bas,
Des renégats,
Et des forçats
Sur leurs grabats.
On y montre, en outrant les pauses,

« Des juifs à qui on coupe le cou, des chrétiens qu'on fait rôtir, des reines qui empoisonnent tout le monde, des rois bêtes » comme des pots, des mères qui tuent » leurs enfans, des enfans amoureux de » leurs mères, des pères qui volent sur le » grand chemin, une grande dame qui » fait un crime, une demoiselle qui fait » une faute, des femmes de toute espèce » qu'on séduit, qu'on poignarde *et cætera.*

A force de montrer tant de choses,
Je ne sais pas c'qu'on n'montrera pas !...

LÉLIA. Nous vous en montrerons bien d'autres.

BENJAMIN. Encore des immoralités ?

CHŒUR.

AIR *du Siége de Corinthe.*

Ce monde est une vaste scène
Où contrastent le bien, le mal;
Crime, vertu, plaisir et peine,
Et le moral et l'immoral.

DUBREUIL.

AIR : *C'est le roi Dagobert.*

Peindre l'impiété,
Le crime le plus éhonté,
La brutalité,
La perversité,

Digitized by Google

La férocité,
L'impudicité;
App'ler ça d'la gaîté!
Moi j'dis qu' c'est d' l'immoralité.

MADELEINE.

Les homm's sont faits pour nous,
Nous somm's fait's pour eux, voyez-vous.
Faut qu'ils vienn' nous voir,
Nous d'vons les r'cevoir;
Ils doiv'nt nous aimer,
Nous d'vons les charmer.
Montrer d'la cruauté,
Ça s'rait de l'immoralité.

JOSEPH.

A des tas de romans
On donn' des titres surprenans:
Bug-Jargal, Plic-Ploc,
La Pucell' de d'Kock!
Chez tous les marchands
A c't'heur' pour cinq francs
On vend la volupté...
Grand Dieu! quelle immoralité!

DURAND.

Dans ce siècle vanté,
Où triomphe l'humanité,
On s'bat au Pérou,
On s'bat je n'sais où,
Espagn', Portugal,
Se donnent le bal!
On viol' la liberté,
C'est un' fière immoralité!

ALFRED.

Ces repaires affreux
Qui tentent plus d'un malheureux,
Et ce tapis vert
Où l'honneur se perd;
Laisser sans frémir
Ce tableau salir
Une noble cité!...
C'est là de l'immoralité!

DUBREUIL.

Et dans ce beau local
Où le jeu devient trop fatal,
Le cours inconstant
Qui monte et descend,
D'un gouvernement
Fait voir le bilan...
Le vol est décrété,
C'est plus que d'l'immoralité!

Mme DURAND, *au public.*

Notre auteur a vanté
La vertu, la moralité;
Si la pièce avait
Quelqu'indécent trait,
Je dirais: jeun' gens,
Fuyez; mais je jou' d'dans!
On peut en tout's sur'tés
Venir aux Immoralités.

CHŒUR.

Ce monde est une vaste scène, etc.

FIN.

Digitized by Google